

BERNARD-MARIE KOLTÈS

Sallinger

avec un avant-propos
de l'auteur



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1995-2005 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-1919-8

AVANT-PROPOS

Quel élément spectaculaire peut produire un comédien travaillant jusqu'à l'extrême sa subjectivité à partir d'un matériau qui est l'extrême contrainte : une œuvre romanesque ?

« Impressions d'acteurs » : qu'est-ce qu'une lecture et qu'en reste-t-il lorsqu'on s'est détaché du souvenir de l'œuvre ? Quel est le souvenir final ? Est-ce un personnage, un rapport, une absence de rapports, le tableau d'un élément vital, ou même rien de tout cela, quelque chose de beaucoup plus essentiel, qui a touché au plus profond le comédien, et qu'il veut, par ce spectacle, transmettre ?

Totale liberté de l'acteur, et soumission totale à ce qui fait la force et l'existence d'une œuvre qu'on a aimée, *Lecture américaine* est une première étape à la fois dans l'approche de l'œuvre de Salinger, dans la définition de ce qu'est une impression de lecture et, enfin, comme il s'agit de comédiens, dans l'investigation du pouvoir et des limites du théâtre pour les dire.

L'œuvre de Salinger n'a rien de théâtral : c'est un objet littéraire, bien construit pour être lu, – mais il y a, en plus de cela et en faisant partie, le drôle d'air avec lequel il le montre, le ton qu'il prend pour dire tout cela – et c'est ce ton-là qui est théâtral.

Une « adaptation » de la longue histoire de famille que raconte Salinger, c'est un projet absurde. Tenter de porter sur scène ce drôle d'air qui fait de cette histoire quelque chose de profondément poétique, c'est un beau sujet de spectacle, c'est comme si, en réalité, l'œuvre de Salinger était un morceau de littérature dont parle un comédien.

Le projet central me semble être de charger le comédien d'établir entre une scène et un public, le lien que Salinger a créé entre les histoires qu'il raconte et des lecteurs ; c'est presque un langage qu'il s'agit de découvrir, et dont il faudrait investir les acteurs.

Pour cela, l'acteur doit approcher et comprendre l'œuvre de Salinger à sa manière, l'écrivain et le metteur en scène comprendre à leur tour l'acteur et ce qu'il a compris, jusqu'à ce que s'établisse une relation dialectique entre les comédiens d'une part, le metteur en scène et l'écrivain d'autre part, jusqu'à mettre au jour un spectacle où tout aura été supprimé des rapports contraignants entre un spectacle à faire

et un objet préexistant (texte théâtral, anecdote à suivre) ; où, essentiellement, il sera rendu compte par tous les moyens possibles, de ce lien particulier et poétique que Salinger invente entre un art et un public.

Pour l'écrivain, l'attitude que je conçois a priori, est la suivante :

- refuser toute interprétation directe de l'œuvre littéraire ;
- tandis que le comédien, lui, recherche une interprétation directe, tenter d'établir, puis d'approfondir une perception et une compréhension les plus parfaites possibles, de la sensibilité et des possibilités des comédiens ;
- à travers eux, retrouver l'œuvre de Salinger en écrivant, pour un acteur donné, le texte théâtral parlant le mieux possible de ce que l'acteur fait de l'œuvre et, essayant d'aller plus loin encore, perfectionner le langage commun à Salinger, aux comédiens et à l'écrivain.

B.K.

*Programmes du Nova Théâtre à Lyon
(18 octobre 1977 et 21 mars 1978)*

DÉCORS

Le cimetière et le mausolée
Le grand salon
Le pont sur une route
L'intérieur du mausolée
Un champ de bataille en Corée
La chambre au téléphone

PERSONNAGES.

LE ROUQUIN : *Entre le jeune homme, l'adolescent et l'enfant, selon le moment et le lieu. Grossier, très beau et très insupportable. Mort de la veille.*

AL : *Le père. Un chapeau, un sourire, et un verre de whisky à portée de main.*

MA : *La mère. Regard dramatique et grand tablier.*

CAROLE : *Veuve du Rouquin. Beaucoup de rouge à lèvres.*

LESLIE : *Frère du Rouquin, fils d'Al et de Ma. Comédien. En âge d'être appelé.*

ANNA : *Sœur du Rouquin et de Leslie. Au bord de la crise de nerfs.*

JUNE : *Confidente de Carole.*

HENRY : *Confident de Leslie.*

I

La nuit est profonde. Mais il y a de très légers reflets – très légers, et de formes étranges – blancs, sur le sol.

Sans rien voir d'autre, on entend, au loin, une conversation à voix basse.

JUNE. – Tu vois bien comme c'est fermé, et bien fermé, avec de hauts murs pour qu'on n'entre pas la nuit ; défense absolue d'entrer, impossible d'entrer ; on s'en va.

CAROLE. – J'ai vu la porte, une grille pas plus haute que moi, qu'on peut escalader.

JUNE. – Personne ne fait cela, personne n'entre là, en pleine nuit.

CAROLE. – Je ne te demande pas de me suivre. Tais-toi, maintenant, ou va-t'en.

JUNE. – Tu es pire que les paysans, les plus vieux paysans, quand ils vendent leurs troupeaux ; et puis

après, quand ils l'ont vendu, qu'ils n'ont plus rien, qu'ils feraient mieux de rester chez eux tranquilles, eh bien non : au lieu de rester tranquilles, ils passent leur temps à courir les champs à la recherche de leurs bêtes, comme si elles y étaient encore ; qu'est-ce que tu cherches, vieux paysan, tes bêtes ne sont plus là.

CAROLE. – Colle-toi là, et fais-moi la courte échelle.

JUNE. – Ta robe va se déchirer ; quelle histoire.

CAROLE. – Maintenant, tu me suis, ou tu t'en vas ?

La lune se découvre d'un coup. Au milieu est le tombeau, comme une demeure de roi, immense, somptueux, laqué, avec des colonnes de chaque côté, et une profondeur noire au milieu.

Sur le sol, quelques plaques de neige à demi fondue. Et, des marches du tombeau jusque sur la neige, une multitude de petits bouquets de fleurs rouges.

JUNE. – La lumière du pavillon s'allume. Le gardien nous a vues.

CAROLE. – C'est par là.

JUNE. – C'est une folie, on va dire : elles sont folles ; je te dis que le gardien s'est réveillé.

CAROLE. – Et moi je te dis : viens ou va-t'en.

Entre Carole, tout habillée de noir, et June qu'elle tire par la main.

Elles s'arrêtent un instant, regardent. Puis Carole lâche le bras de June, monte vers le mausolée. Elle s'assied sur une marche, croise les jambes, allume une cigarette, et sourit à June.

CAROLE. – Et voilà.

JUNE. – Tu vas rester comme cela ? On va dire : elles sont folles.

CAROLE. – Et pourquoi donc ? Je suis sa femme, non ?

Carole s'installe, fume, parle d'un air détaché, en tapotant du pied sur le sol ; sort son poudrier, se met délicatement du rouge à lèvres ; tandis que June regarde de tous côtés, marche de long en large, écoute par instants, comme si elle entendait un bruit suspect.

CAROLE. – Tu sais mon rêve, maintenant, l'idée que j'aurais ? que j'aimerais être écrite – enfin, tu vois : qu'un écrivain s'occupe de moi, un écrivain que j'aurais rencontré et qui s'intéresse à mon cas, qu'il écrive un roman, ou peut-être pas tant : un genre de nouvelle, ou de feuilleton pour les journaux ; que je